

Histoire et civilisation du monde achéménide et de l'empire d'Alexandre

M. Pierre BRIANT, professeur

ENSEIGNEMENT

Cours : Les voyageurs européens à la découverte de la Perse et des pays de l'empire achéménide (xvi^e-xx^e siècles) II. Persépolis, de Darius à Alexandre : archéologie, histoire, représentations

On avait ouvert le cours de l'an dernier sur un premier chapitre consacré à la littérature de voyage et à son extraordinaire développement depuis en particulier le xvi^e siècle. On y avait abordé aussi bien le *Vers Ispahan* de Pierre Loti que *Tristes Tropiques* de Claude Lévi-Strauss. Parmi tant d'autres réflexions sur les voyages et les voyageurs, citons simplement, à ce point, le chevalier de Jaucourt, auteur de milliers d'articles dans l'*Encyclopédie* de d'Alembert-Diderot, entre 1755 et 1765. Voici ce que le chevalier écrivait en 1765 dans l'article « Voyage » [orthographe et ponctuation non modernisées] :

Les beaux génies de la Grèce & de Rome en firent leur étude, & y employoient plusieurs années. Diodore de Sicile met à la tête de sa liste des voyageurs illustres, Homère, Lycurgue, Solon, Pythagore, Démocrite, Eudoxe & Platon. Strabon nous apprend qu'on montra longtemps en Égypte le logis où ces deux derniers demeurèrent ensemble pour profiter de la conversation des prêtres de cette contrée, qui possédaient seuls les sciences contemplatives. Aristote voyagea avec son disciple Alexandre dans toute la Perse, & dans une partie de l'Asie jusques chez les Bracmanes.

[...] Ainsi le principal but qu'on doit se proposer dans ses voyages, est sans contredit d'examiner les mœurs, les coutumes, le génie des autres nations, leur goût dominant, leurs arts, leurs sciences, leurs manufactures & leur commerce.

Dans le même temps, l'auteur dit sa méfiance ou ses réserves vis-à-vis des récits des voyageurs :

Celui qui fait des voyages par divers motifs, & qui, quelquefois en donne des relations ; mais c'est en cela que d'ordinaire les *voyageurs* usent de peu de fidélité. Ils ajoutent presque toujours aux choses qu'ils ont vues, celles qu'ils pouvoient voir ; & pour ne pas laisser le récit de leurs voyages imparfait, ils rapportent ce qu'ils ont lu dans les auteurs,

parce qu'ils sont premièrement trompés, de même qu'ils trompent leurs lecteurs ensuite. C'est ce qui fait que les protestations que plusieurs de ces observateurs, comme Belon, Pison, Marggravius & quelques autres sont de ne rien dire que ce qu'ils ont vu, & les assurances qu'ils donnent d'avoir vérifié quantité de faussetés qui avoient été écrites avant eux, n'ont guere d'autre effet que de rendre la sincérité de tous les *voyageurs* fort suspecte, parce que ces censeurs de la bonne foi & de l'exactitude des autres, ne donnent point de cautions suffisantes de la leur.

L'on a d'ailleurs vu, à propos de Persépolis, que chacun des voyageurs successifs ne manqua pas de se référer au récit de ses devanciers, en pointant les erreurs commises ainsi que les rectifications qu'il apporte à la connaissance du site.

L'extraordinaire floraison de la littérature de voyage et son exceptionnelle popularité et diffusion ne s'évaluent pas simplement à travers le nombre de livres publiés, mais aussi à travers le développement, aujourd'hui, de recherches spécialisées sur ce qui est devenu un champ à part entière de la recherche dans les sciences humaines : la littérature de voyage. Disons que, globalement, cet essor est lié à ce qu'il est convenu d'appeler (du point de vue européen) les « Grandes découvertes », qui préparent et permettent l'inventaire et l'appropriation des richesses du monde par les puissances européennes, principalement l'Angleterre (puis la Grande-Bretagne), les Pays-Bas et la France. Chacun de ces pays a favorisé la naissance des grandes compagnies de commerce destinées, de manière concurrentielle, à imposer une domination sur les échanges entre l'Europe et les Deux-Indes. Il y a en même temps une très grande curiosité pour ce qu'on va dénommer dans la littérature historique les « mondes extra-européens ».

L'essor des récits de voyages est lié en même temps de manière intime au développement de la géographie européenne. On prendra un seul exemple, celui de Vivien de Saint-Martin, qui, en 1873, fait paraître une *Histoire de la géographie et des découvertes géographiques depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours*. Le prospectus de 1843 donnait déjà le ton :

Un des traits les plus frappants que présente aux méditations du penseur le tableau si vaste et si varié de l'histoire du Genre Humain, est la diversité des rôles que la Providence organisatrice semble y avoir assignés aux races différentes qui peuplent le Globe. Aux unes, engourdissement profond dont rien encore n'annonce le terme ; à d'autres stagnation et immobilité après leurs premiers pas dans les voies de la civilisation ; au petit nombre seulement le développement complet des facultés dévolues à l'esprit humain, avec cette activité incessante qui appelle et hâte le progrès.

Seul l'Européen était donc à même de voyager partout et de découvrir l'Univers :

Cette activité infatigable que l'homme d'Europe porte dans toutes les voies ouvertes à la curiosité humaine, a eu en effet l'Univers entier pour théâtre. Tout ce que l'homme peut rechercher et découvrir, tout ce qu'il lui est donné de savoir et de connaître, l'Européen a voulu le rechercher et le savoir. [...] La Nature tout entière, dans sa vaste étendue et dans son infinie diversité, est ainsi devenue pour l'Européen un immense champ d'études qu'a fécondé sa haute intelligence, et dont les limites se reculent incessamment devant lui.

Ces voyages ont eu des répercussions directes sur la connaissance scientifique :

L'investigation et la copie des monuments égyptiens et de leurs inscriptions par la commission scientifique attachée, en 1798, à notre expédition d'Égypte, ont fourni à Champollion et à ses successeurs les moyens de restituer la lecture perdue des hiéroglyphes, et, par les inscriptions hiéroglyphiques, de contrôler les listes dynastiques

de Manéthon ; on a pu rendre ainsi à l'antique histoire des pharaons un caractère d'authenticité et de certitude qu'elle n'avait plus, et lui assurer la place qui lui appartient à la tête des fastes du monde.

Les fouilles assyriennes – dont le premier honneur appartient aussi à la France – et le déchiffrement des inscriptions cunéiformes, sans conduire aussi avant dans les souvenirs de la haute antiquité, en même temps qu'ils ont eu ce résultat intéressant de contrôler par d'irrécusables documents les récits d'Hérodote sur la Médie et la Perse, ont aussi ajouté plus d'un fait important à ce chapitre mutilé de l'histoire des temps anciens.

C'est donc aussi à travers les voyages et grâce aux voyageurs (très souvent missionnés officiellement) que se constituent les grandes collections qui orneront plus tard les musées publics, et que des érudits en Europe constituent peu à peu un socle de connaissances sur des civilisations disparues. Voici par exemple comment l'Anglais James Morier se procura des blocs sculptés lors de sa deuxième visite à Persépolis en 1811 :

Accompagné des tailleurs de pierres, je me rendis de bonne heure, dans la matinée, aux ruines qui étaient à un mille de mon habitation. En remarquant la quantité prodigieuse de débris de sculptures tombées de l'endroit où elles étaient placées dans l'origine, et qui jonchent le sol de toutes parts, je n'hésitai pas à m'en approprier quelques portions les mieux exécutées, pour les envoyer en Angleterre ; la partie la plus intéressante de ces ruines, sous le point de vue des détails de sculpture, est certainement le devant de l'escalier qui conduit au grand-portique, et j'ai trouvé dans cet endroit des pièces renversées qui correspondent parfaitement à celles qui subsistent encore ; j'ai fait retourner une grosse pierre sur laquelle j'ai trouvé le buste de deux grandes figures sculptées. N'ayant d'autres moyens, de transport que le dos de nos mulets et de nos ânes, il m'eût été impossible d'emporter le bloc entier. Je fus donc obligé de faire séparer les deux figures ; mais malheureusement une veine de la pierre se prolongeait dans la partie supérieure, ce qui en fit rompre la coiffure dans l'opération. Les Persans ne connaissent pas l'usage de la scie dans la coupe des pierres ; de sorte que tout l'ouvrage que je fis faire fut fort mal exécuté. Je fus assez heureux pour retrouver le commencement de l'inscription à têtes de clous, dont Lebrun a donné la fin dans ses dessins, de sorte que si jamais on parvient à déchiffrer ce caractère, on aura l'inscription entière. À la surface du sol, dans la partie opposée de l'inscription qui subsiste encore, j'aperçus l'angle d'un bloc qui se laissait apercevoir, et j'en conclus que ce devait en être le commencement. On peut s'imaginer combien je m'estimai heureux, après tant de fatigues pour faire creuser le terrain, que ma conclusion se fût trouvée juste. (*Deuxième voyage*, p. 167-168)

Au terme de nombreuses aventures, le relief est maintenant conservé au British Museum, et l'on a pu récemment reconstituer l'histoire d'autres parties du relief qui se sont trouvées dispersées entre plusieurs musées.

On le voit immédiatement, la recherche s'inscrit dans un registre plus vaste que la simple énumération des récits de voyages en Perse. Pour poser le problème, on est parti d'un ouvrage de la fin du XIX^e siècle, à partir duquel on a organisé une forme de parcours en *flash-back*. Il s'agit de *l'Histoire de l'Art dans l'Antiquité*, publié en 1890 par Georges Perrot et Charles Chipiez, dans lequel le Livre IV est entièrement consacré à « La Perse » (p. 403-897). Il est significatif et représentatif, car il s'agit d'un livre de synthèse, qui donc accepte et véhicule les interprétations les mieux partagées sur l'histoire de l'art de la Perse antique.

La conclusion de leur développement sur la Perse est tout entière contenue dans un chapitre spécial, le chapitre VIII, intitulé : *Les caractères généraux de l'art perse*, aux pages 883-897. Les auteurs s'y interrogent sur la production achéménide,

en la comparant à d'autres hauts lieux de l'Antiquité qu'ils connaissent et dont ils ont longuement disserté dans leur livre. Voici les phrases qui ouvrent les réflexions des pages 895-896 :

Les quelques vases que nous avons reproduits comme des spécimens de la céramique contemporaine des Achéménides ne témoignent d'aucune recherche, d'aucune invention. Or c'est là un criterium qui n'est pas trompeur : chez toute nation qui a vraiment le génie plastique, le moindre des objets qu'a touchés la main de l'ouvrier porte la marque du même goût que les édifices les plus grandioses et que les statues des dieux et des héros. De même que le plus petit fragment d'un miroir brisé réfléchit encore les images que renvoyait le miroir dont il est le débris, un siège ou un bijou égyptien, une étoffe ou une coupe de bronze chaldéenne, une amphore grecque ne parlent pas un langage moins clair que les colosses du Ramesséum, que les frises de Nimroud et de Khorsabad ou celles du Parthénon. À qui sait lire cette écriture, ces menus ouvrages ne disent pas moins haut comment chacun de ces peuples a vu et senti la nature, comment il a compris et rendu la beauté de la forme vivante. (p. 895-896).

Il en est tout différemment des Perses et de la Perse, car « là, les artisans qui habillaient et qui paraient le paysan ou le citadin et qui meublaient sa demeure n'ont pas été les élèves et les modestes émules des architectes et des sculpteurs qui bâtitissaient et qui décoraient les palais du Grand Roi ». Pourquoi ? La raison offerte en est la suivante :

Les Perses étaient maîtres de toute l'Asie antérieure et de l'Égypte ; chacun des centres de fabrication épars dans cette étendue leur fournissait ce que ses ateliers donnaient de meilleur et de plus généralement apprécié. Pendant que partout, des rives de l'Indus aux plages de la Méditerranée, toutes les nations soumises peinaient et produisaient pour eux, les Perses, comme le firent plus tard les Turcs dans des conditions à peu près pareilles, n'avaient guère qu'une occupation, défendre par les armes, administrer et exploiter ce vaste empire ; apprendre un de ces métiers que l'on exerce assis, dans le bazar, c'eût été déroger.

En Perse, pour cette raison, « l'art est donc resté ici purement officiel, l'art d'une dynastie et d'une cour ; ce n'a point été un art vraiment national ». Et Perrot de s'interroger sur la nationalité des ouvriers :

Étaient-ce même des Perses de naissance, le maître anonyme auquel, par conjecture, nous attribuons lui rôle décisif dans la formation de celle plastique, et les artistes qui, après lui, ont terminé les édifices qu'il avait commencé de bâtir ou les ont restaurés et imités pour le compte d'autres princes ? Pour ma part, j'en doute fort. Ce ne sont pas des Turcs, ce sont des Grecs et des Arméniens qui ont construit, pour les premiers sultans osmanlis, les belles mosquées de Brousse et de Stamboul. Les compagnons d'armes de Cyrus, de Cambyse et de Darius n'étaient pas plus préparés à de pareilles tâches que ne le furent, au quinzième et au seizième siècle, ceux de Bajazet, de Mahomet II et de Soliman le Magnifique. L'énergie native de ces montagnards et les talents de leurs chefs, servis par des chances heureuses, avaient pu en faire des généraux habiles, d'excellents officiers et des satrapes impérieux ; mais où auraient-ils appris ce qu'il fallait savoir pour entreprendre l'œuvre de sélection et de synthèse d'où est issu l'art royal de la Perse, pour conduire des travaux où se mêlaient sur le chantier des ouvriers d'au moins trois nations et trois éducations professionnelles différentes ?

En fait, conclut Perrot, ce qu'il y a de plus vraisemblable, c'est que l'architecte ou les architectes auxquels les premiers rois de la seconde dynastie perse ont commandé leurs palais et leurs tombeaux étaient des étrangers. La Syrie, située sur les confins et à la rencontre de trois mondes différents, l'égyptien, le chaldéen et le

grec, était le pays où, depuis longtemps, on avait le plus le goût de l'éclectisme et où l'on en pratiquait le plus adroitement les méthodes ; c'est peut-être un Phénicien qui, avec la souplesse ordinaire des hommes de sa race, aurait pris la part principale à l'élaboration de cet art complexe que nous avons nommé l'art perse et qu'il serait peut-être plus juste d'appeler « l'art des Achéménides ».

La conclusion qui suit est encore plus nettement engagée :

Quoi qu'il en soit de cette supposition, ce qui fait surtout, pour le critique, l'intérêt de cet art, c'est qu'il résume dans ses ouvrages tout le travail, toutes les créations plastiques des plus vieux peuples civilisés, de ceux dont devaient hériter la Grèce et Rome ; il est en même temps le premier qui, pour être né beaucoup plus tard que ses devanciers, ait subi l'influence du génie hellénique et qui garde la trace du contact. À ce double titre, cette étude consacrée à l'art perse formait l'épilogue naturel de cette histoire des arts de l'Orient que nous avons entreprise sans avoir peut-être assez mesuré au début la grandeur et le poids de la tâche. Nous avons parcouru la première partie de la carrière, celle où la route était le moins frayée ; rien ne nous sépare plus de cette Grèce sur laquelle nous avons toujours eu les yeux fixés, comme sur le but désiré et sur la terre promise, alors même que nous paraissions nous en éloigner le plus et la perdre de vue parmi les détours de ce long chemin.

Donc un art entièrement hérité des civilisations qui ont précédé l'empire perse, fondé sur « un parti pris d'imitation », en particulier de l'Égypte et de la Grèce.

Pour fonder leur conclusion, les auteurs font référence explicitement à deux études. D'une part, à la *Leçon inaugurale* de James Darmesteter au Collège de France (1886), publiée sous le titre *Coup d'œil sur l'histoire de la Perse* : l'auteur dénonce le pays comme étant celui du despotisme aveugle et méprisé. Il explique que l'art perse est « un art composite, né de la fantaisie royale, qui a ramassé en une unité artificielle et puissante, comme son empire même, toutes les formes artistiques qui l'ont frappée dans ses provinces d'Assyrie, d'Égypte et de Grèce asiatique : c'est le caprice d'un dilettante tout-puissant et qui a le goût du grand ».

Par ailleurs, Perrot et Chipiez s'interrogent sur l'identité de celui qu'ils appellent « le surintendant des bâtiments, ce Lebrun oriental » qui aurait reçu mission de Darius. On n'en connaît rien, reconnaissent-ils. Mais, constatant la parenté entre la sculpture de Persépolis et la sculpture grecque d'avant les Guerres médiques, ils pointent un nom, Téléphanès de Phocée, connu (si l'on peut dire) par Pline, et dont un autre grand spécialiste d'art et d'archéologie grecques, Léon Heuzey, venait de souligner l'importance dans la *Revue Bleue* datée du deuxième semestre 1887 sous le titre : *Un artiste grec au service de la Perse. Téléphanès de Phocée*. Suscitée par les travaux de Dieulafoy et les reconstitutions des salles perses du Louvre, l'étude veut montrer que, particulièrement visible dans le traitement des plis des robes sur les reliefs de Persépolis, l'influence grecque résulte « de l'embauchage des ouvriers grecs au service de la Perse, en concurrence et même en coopération avec les ouvriers asiatiques ». À cette fin, il se fonde sur Pline qui écrit que le dénommé Téléphanès de Phocée (inconnu par ailleurs) « s'est entièrement dédié aux ateliers des rois Darius et Xerxès ». Tout en admettant qu'il faut rester prudent, Heuzey proposait l'hypothèse suivante :

Il faut se garder avec soin de vouloir devancer par des hypothèses les faits qui pourront venir éclairer des problèmes aussi curieux. Toutefois, parmi les différentes manières de comprendre la carrière de Téléphanès, voici jusqu'à présent celle qui me paraît le mieux tenir compte de toutes les circonstances rapportées par Pline. Élève de la grande école grecque d'Asie mineure, qui avait produit les Bathyclès de Magnésie, les Boupalos de

Chios, il serait entré très jeune, et seulement dans les dernières années du règne de Darius I^{er}, au service de la Perse. Il n'y serait arrivé à une haute situation que sous le règne de Xerxès, ce qui expliquerait la seconde place donnée au nom de Darius dans le texte de Plin. Pendant cette première période, il dut rester attaché de plus près à l'archaïsme perfectionné de l'école ionienne. En supposant qu'il pouvait avoir environ vingt ans à la mort de Darius, on le trouve âgé de trente-cinq ans à la mort de Xerxès, c'est-à-dire à l'âge de la pleine vigueur du talent pour un artiste. À cette époque de profond antagonisme entre la Grèce et la Perse, les raisons ne manquent pas pour expliquer que le sculpteur phocéén ait passé en Thessalie au service de ces princes opulents qui appelaient auprès d'eux non seulement des artistes, mais aussi des poètes comme Simonide. C'est là que le talent de Téléphanès arriva à son complet développement et atteignit à la pleine liberté du style.

[...] De toute manière, Téléphanès de Phocée nous apparaît comme un des grands sculpteurs grecs, oublié et méconnu parce qu'il avait travaillé pour les rois de Perse. Il est à supposer qu'il ne fut pas le seul, et son nom témoigne pour un grand nombre d'autres noms qui ne sont pas parvenus jusqu'à nous.

Les arguments alors présentés peuvent être resitués sur une très longue durée des réflexions sur l'art de Persépolis ; une réflexion qui est profondément insérée au cœur de la vision ou des visions de l'Orient en Europe. Dans sa leçon inaugurale de 1886, citée par Perrot-Chipiez, Darmesteter disait de l'art perse ce qui suit :

[C'est un art à qui il manque] la fécondité, la diversité [...]. Jusqu'à son dernier jour, il a répété les formes qu'il avait adoptées lorsqu'il avait achevé de se constituer sous le règne de Darius. [...] Il a disparu du monde dès l'instant où est tombée du trône la race des rois dont un signe l'avait appelé à la vie. [...] Cette immobilité n'est, sous des apparences parfois brillantes, qu'une décadence plus ou moins dissimulée. S'il n'y a pas eu, au cours de cette longue période, évolution et progrès, c'est que l'art n'avait pas ici, comme chez les peuples auxquels il avait demandé ses premières inspirations, la faculté d'aller se retremper et de se rajourner aux sources toujours vives de la religion et de la poésie.

Dans ces conditions, ce qui apparaît comme particulièrement délicat dans les sculptures de Persépolis ne peut venir que d'une influence extérieure, qui relève d'une civilisation supérieure, c'est-à-dire la Grèce.

L'on voit bien que le jugement sur l'art de Persépolis n'est qu'un des aspects d'un jugement plus global sur l'Orient : les monuments de Persépolis méritent-ils même d'être compris et analysés comme un « art » au plein sens du terme ? La réponse à la question est elle-même articulée sur la vision que l'on a de l'empire perse, à travers deux types préjugés, qui se renforcent mutuellement : ceux des auteurs grecs de l'Antiquité, et ceux des Européens de l'Europe moderne convaincus majoritairement que l'empire perse de l'Antiquité fut tout aussi « immobile » que l'est l'empire ottoman de l'époque moderne¹ : l'un et l'autre furent des « hommes malades », marqués par le despotisme asiatique et « donc » incapables d'imaginer et d'inventer un art proprement original. Reprenons quelques déclarations de Perrot-Chipiez :

Pendant que partout, des rives de l'Indus aux plages de la Méditerranée, toutes les nations soumises peinaient et produisaient pour eux, les Perses, comme le firent plus tard les Turcs dans des conditions à peu près pareilles, n'avaient guère qu'une occupation, défendre par les armes, administrer et exploiter ce vaste empire ; apprendre un de ces métiers que l'on exerce assis, dans le bazar, c'eût été déroger.

1. Voir sur ce thème P. Briant, *Alexandre des Lumières. Fragments d'histoire européenne*, Paris, Gallimard, 2012, p. 529-556.

Les vues exprimées par Perrot-Chipiez eurent une vie très longue, y compris après les découvertes faites sur le site grâce aux fouilles menées à Persépolis dans les années 30. Il faudra attendre les années 1970 pour que la discussion prenne un autre tour, grâce à deux livres qui restent aujourd'hui encore fondamentaux, et qui ont abordé de manière à la fois empirique et théorique le problème de la création d'un art nouveau : le livre de Carl Nylander en 1970 puis celui de Margaret Root en 1979. Ce nouveau regard procédait non seulement des progrès réalisés dans la connaissance de Persépolis, mais aussi (et d'abord) d'une volonté de considérer les choses de l'intérieur de Persépolis, et non pas seulement à travers une perception purement européenne, c'est-à-dire en fait grecque.

Ces vues développées par les auteurs de la fin de la seconde partie du XIX^e siècle s'inscrivaient aussi dans une histoire déjà longue des discussions sur Persépolis. La discussion a commencé dès la parution des premières relations des voyageurs en Perse qui contenaient des dessins de Persépolis et de ses monuments, soit principalement à partir de 1700 environ. Et dans ces premières relations s'exprime déjà la difficulté à saisir la logique et le développement de l'art de Persépolis autrement que par des rapprochements, comparaisons avec l'art grec et l'art égyptien, et parfois même l'art inca. Les débats de fond sur Persépolis et sur l'art perse ont été extrêmement animés plus particulièrement à partir du milieu du XVIII^e siècle, dans le cadre d'une nouvelle discipline, l'histoire de l'art antique, dont le livre de Johann Joachim Winckelmann marque en quelque sorte la naissance : il fut publié pour la première fois à Dresde en 1764, et il comprend un développement sur l'art perse connu à travers les relations et les dessins des voyageurs (il cite ceux de Le Brun) et grâce aussi aux petits objets réunis dans les collections privées². Ce pourquoi Winckelmann juge que cet art « mérite quelque attention, car il nous en reste des monuments en marbre et en pierres gravées ». Mais, en comparaison avec les Grecs, les Perses souffraient de deux handicaps insurmontables. D'une part, « faire des figures déshabillées était contraire à l'idée que les Perses avaient de la bienséance et [étant donné] que, chez eux, la nudité était mal considérée, on ne vit jamais aucun Perse sans vêtement (ce qui peut être dit aussi des Arabes) et leurs artistes ne recherchèrent donc pas l'objet le plus élevé de l'art, qui est le dessin du nu ». Par ailleurs, poursuit Winckelmann, « une autre cause du développement médiocre de l'art chez les Perses est leur culte religieux extrêmement défavorable à l'art, puisqu'ils croyaient que les dieux ne pouvaient ou ne devaient pas être représentés sous une forme humaine ». En définitive, plutôt que d'être vouée à la beauté (comme chez les Grecs), « l'architecture des Perses témoigne de leur goût pour l'ornement, dont l'abondance fait perdre beaucoup de leur grandeur aux parties somptueuses de leurs édifices. Les grandes colonnes de Persépolis ont quarante tambours larges de trois pouces seulement, alors que les colonnes grecques n'en ont que vingt-quatre, mais qui mesurent parfois plus d'un bon empan. Apparemment, les tambours n'étaient pas un ornement suffisant de leurs colonnes et ils y ajoutaient des figures en relief sur la partie supérieure ». Et l'auteur estime lui-même que son jugement est définitif, et ne pourra pas être modifiée même par des découvertes ultérieures :

Du peu qui vient d'être cité et dit de l'art chez les Perses, on peut conclure qu'il ne serait guère possible d'en tirer plus d'enseignement pour l'art, même si des monuments nous étaient parvenus en plus grand nombre.

2. *Histoire de l'art dans l'Antiquité* (1764), traduction française, La Pochotèque, Paris, Le Livre de Poche, 2005, p. 156-163.

À l'époque de Winckelmann et ultérieurement, nombreux furent les érudits, les antiquaires et les philosophes ou historiens-philosophes à prendre parti sur cette question, même sans avoir fait le voyage de Perse, mais uniquement à travers les planches de dessins qui circulaient largement. Des érudits et des antiquaires, comme en France Caylus et le baron de Sainte-Croix, soutenaient des points de vue opposés sur l'art de Persépolis (ils ont également été analysés en détail dans une des leçons). Les philosophes prirent eux aussi position, souvent d'une manière peu nuancée. Ce fut le cas de Voltaire évoquant Persépolis dans les termes suivants dans l'*Essai sur les Mœurs (Avant-Propos)* :

Mais était-ce un chef-d'œuvre de l'art qu'un palais bâti au pied d'une chaîne de rochers arides ? Les colonnes qui sont encore debout ne sont assurément ni dans de belles proportions, ni d'un dessin élégant. Les chapiteaux, surchargés d'ornements grossiers, ont presque autant de hauteur que les fûts mêmes des colonnes. Toutes les figures sont aussi lourdes et aussi sèches que celles dont nos églises gothiques sont encore malheureusement ornées. Ce sont des monuments de grandeur, mais non pas de goût; et tout nous confirme que si l'on s'arrêtait à l'histoire des arts, on ne trouverait que quatre siècles dans les annales du monde : ceux d'Alexandre, d'Auguste, des Médicis, et de Louis XIV.

Il en fut de même de Cornelius de Pauw en 1768, dans un développement où il s'oppose au rapprochement élogieux que Caylus avait proposé entre les ruines de Persépolis et celles de Cuzco :

Mais si cet illustre écrivain a été à cet égard induit en erreur par les relations mensongères de Garcilasso et de ses semblables, on se serait au moins attendu à un jugement plus équitable de sa part sur les ruines de la prétendue Persépolis ; les dessins et les plans fidèles que nous en a donnés Chardin et de Bruin, prouveront à tout jamais que ce sont des restes d'une construction désordonnée, irrégulière, élevée par la magnificence barbare des despotes asiatiques en qui la corruption du goût est le premier fruit du pouvoir absolu³.

Pierre-Charles Levesque (qui fut professeur au Collège de France) ne pensait pas autrement, renvoyant lui aussi l'art perse à une comparaison malheureuse avec l'art grec :

Les ruines de Persépolis rendent encore aujourd'hui témoignage à l'antique puissance des Perses, à leur goût pour le faste, pour la magnificence, et même à leur science de la construction ; mais, à les juger d'après les idées des Grecs, qui sont aussi les nôtres, puisque nous sommes leurs élèves et leurs imitateurs, on ne trouvera pas qu'ils aient été de grands artistes ni en architecture ni en sculpture ; ils aimèrent la solidité ; ils ne connurent pas la beauté ; on voit que, comme les Égyptiens, ils recherchaient le colossal ; mais ce ne sont pas les dimensions gigantesques qui constituent le beau et le vrai ; la tête du Jupiter olympien de Phidias est grande encore sur la pierre d'une bague, quoique cette pierre ne soit qu'une faible copie⁴.

À lire ces jugements péremptoires (parmi bien d'autres), il n'est pas difficile de pointer l'origine des déclarations de J. Darmesteter ouvrant en 1885 ses leçons au Collège de France.

3. *Recherches philosophiques sur les Américains ou mémoires intéressants pour servir à l'histoire de l'espèce humaine*, I. Berlin, G.J. Decker, 1768, p. 324-5.

4. *Études sur l'histoire ancienne*, II, 1811, p. 219.

Le cours ayant été présenté tout au long des séances à l'aide d'un corpus iconographique considérable, sous la forme de plus de 450 diapositives projetées sur l'écran et analysées en direct par le professeur, on consultera utilement les enregistrements sur le site Internet du Collège de France : <http://www.college-de-france.fr/site/pierre-briant/index.htm#lm=courselq=/site/pierre-briant/course-2011-2012.html>

Séminaire

Le séminaire s'est déroulé sous forme d'une journée d'étude intitulée « Histoire achéménide et Internet (II) : une pré-présentation du nouveau site www.achemenet.com », le 8 juin 2012. Travaux et discussions ont été menés sous la présidence d'Amélie Kuhrt (University College, London). Le programme en a été le suivant :

Pierre Briant (Collège de France) : Présentation de la journée et historique du programme.

Yannick Lintz (Musée du Louvre) et Salima Larabi (Collège de France) : « La base de données et l'organisation du nouveau site ».

Rémy Boucharlat (MOM Lyon) : « Le site de Suse en ligne ».

Omor Coloru (Collège de France) : « L'entrée 'Dessins de voyageurs' ».

Francis Joannès (Paris I), Anne-René Castex (Collège de France) et Gauthier Tolini (ARSCAN) : « La documentation babylonienne sur [achemenet](http://www.achemenet.com) ».

Damien Agut (Collège de France) : « *L'editio princeps* des ostraka d'Ayn Manawîr ».

Wouter Henkelmann (Berlin) : « Les tablettes de Persépolis en ligne ».

Pierre Briant : « Bilan, perspectives et appel à contributions ».

PUBLICATIONS

Briant P., « From the Indus to the Mediterranean: the Administrative Organization and Logistics of the Great Roads of the Achaemenid Empire », in Alcock S.E., Bodel J., Talbert R. (éds.), *Highways, Byways, and Road Systems in the Pre-Modern World (Ancient World: Comparative Histories)*, Wiley-Blackwell, 2012, 185-201.

Briant P., *Alexandre le Grand*, 7^e éd. revue et corrigée, Paris, PUF, coll. « Que-sais-je ? », n° 622, 2011.

SÉMINAIRES, COLLOQUES ET CONFÉRENCES À L'ÉTRANGER

21 octobre 2011, San Marino, séminaire : « Pierre-Daniel Huet et l'historiographie d'Alexandre au XVIII^e siècle ».

21 octobre 2011, San Marino : rapporteur d'une thèse présentée sous forme de pré-rapport par Mme A. Ruberto.

11 novembre 2011, Yale University, IVth Rostovtzeff-Lecture : « Michael Rostovtzeff, Elias J. Bickerman and the 'Hellenization of Asia': from Alexander the Great to World War II ».

17-18 novembre 2011, San Francisco, Rencontre autour de David Stronach : « New Documents from Achaemenid Asia Minor: a bird's-eye view ».

20 novembre 2011, Los Angeles County Museum of Art (LACMA) : « Darius III: history, myth and legend ».

21 novembre 2011, University of California Irvine : « Roads and Logistics in the Achaemenid Empire ».

13 mars 2012, Princeton, Magie Lecture : « History and historiography of Alexander the Great in the long XVIIIth Century: a forgotten legacy ».

27-30 août 2012, Berlin, XIV^e Congrès international d'épigraphie grecque et latine : organisation, introduction et animation d'une session consacrée aux inscriptions multilingues dans le Proche-Orient du premier millénaire.

ACTIVITÉS « GRAND PUBLIC »

23 juillet 2011, participation à l'émission de J.-N. Jeanneney, *Concordance des temps*, sur France-Culture.

14 octobre 2011, participation à l'émission de F. Ferrand sur Europe n° 1 (à propos de l'exposition « Alexandre le Grand » au Louvre).

15 octobre 2011, conférence au Château de Blois, « Alexandre, l'Orient et nous », dans le cadre des *Rendez-vous de l'Histoire*.

19 et 20 octobre 2011, conférences sur Alexandre le Grand dans les centres culturels de Boulogne et d'Issy-les-Moulineaux.

INVITATION D'UN PROFESSEUR ÉTRANGER

À l'invitation de l'Assemblée des Professeurs, sur proposition de P. Briant et de J.M. Durand, le professeur Michael Jursa (université de Vienne) est venu faire une série de 4 cours en janvier 2012, portant sur la Babylonie à l'époque achéménide :

10 janvier : Achaemenid Babylonia: Political History and Administration

17 janvier : Babylonia in the wider context of the Achaemenid Empire

24 janvier : Aspects of the social and economic history of Babylonia under Persian rule

31 janvier : Continuities and ruptures in the history of Achaemenid Babylonia

COLLECTION PERSIKA

Au cours de l'année écoulée, un nouveau volume de la collection *Persika* a été réalisé et publié :

Kellens J., *Études avestiques et mazdéennes*, vol. 4, *Persika*, 16, De Boccard, 2011.

ACTIVITÉS DE RECHERCHES AU SEIN DE LA CHAIRE

Salima Larabi

Salima Larabi a continué à assurer le secrétariat éditorial du site Achemenet et de la collection *Persika*. Dans le cadre du programme de refonte des sites Internet Achemenet et Musée Achéménide, elle a pris part aux travaux de conception du futur site (analyse critique de l'existant, analyse des besoins des utilisateurs, propositions de nouvelles fonctionnalités), et elle a été chargée de la rédaction du cahier des charges. Elle a participé aux étapes d'analyse critique et de validation

des maquettes graphique et dynamique du nouveau site achemenet.com et elle a été chargée de la rédaction des comptes rendus et de la communication avec le prestataire.

Dans le cadre du programme Achemenet, elle a poursuivi les tests de la nouvelle plateforme de gestion de données Open melodie, et l'évaluation des fonctionnalités existantes. Chargée de la migration des données vers cette nouvelle plateforme, elle a également poursuivi les travaux de réflexion sur les besoins des utilisateurs, d'élaboration des thésaurus, de définition de formats d'indexation compatibles avec le protocole OAI-PMH, d'analyse et de restructuration des corpus existants, tout en participant à l'encadrement des travaux d'intégration de nouveaux corpus, et en assurant l'assistance scientifique et technique des indexeurs.

Elle a participé à la journée d'étude « Histoire achéménide et Internet (II) : une pré-présentation du nouveau site www.achemenet.com », organisée au Collège de France le 8 juin 2012. Elle a présenté à cette occasion « La base de données et l'organisation du nouveau site », en collaboration avec Yannick Lintz, conservatrice en chef au musée du Louvre et co-directrice du programme de recherches Achemenet.

Damien Agut (ATER)

Outre l'achèvement de l'indexation entamée dans le second semestre 2010-2011, l'essentiel du travail a été consacré à la *constitution de la base de données photographique* des *ostraca* d'Ayn Manâwir, Ayn Ziyâda et Tell Douch. Un peu plus de 4 500 photographies et fichiers images, provenant des différentes campagnes conduites par le service photographique de l'IFAO de 1994 à 2010, ont été examinés. Deux difficultés sont apparues. La première concerne le référencement. En effet, pas moins de quatre systèmes de numérotation (par unité stratigraphique / par n° dit « provisoire » / par n° dit « IFAO » / par n° de fichier image) ont été utilisés successivement ; les deux tiers des photographies des *ostraca* présents dans la base apparaissent ainsi sous deux voire trois désignations différentes. Cette difficulté a été surmontée en construisant une table d'équivalence permettant d'établir un dossier photographique pour chaque *ostracon* présent dans la base. Ce n'est qu'ensuite qu'il nous fut possible de sélectionner les images les plus pertinentes.

C'est au cours de cette opération qu'est apparue une seconde difficulté. En effet, l'ensemble du dossier n'est couvert que par la dernière campagne photographique conduite à notre demande en 2010. Or, de très nombreux clichés effectués à ce moment-là sont inexploitable dans la perspective d'un travail philologique. Malgré les efforts conjoints de l'équipe IFAO et des autorités égyptiennes du CSA en vue de leur conservation, il apparaît qu'une bonne partie des inscriptions a commencé à se dégrader, l'encre s'estompant sensiblement sur certains des documents les plus anciens. Ce constat nous a conduit à demander à l'IFAO d'effectuer une nouvelle campagne photographique avec un appareil à infra-rouge. La demande est en cours d'examen. Dans l'attente de ces nouveaux clichés, les dossiers photographiques des *ostraca* démotiques présents dans achemenet ont donc été élaborés en tenant compte des clichés les plus anciens, ceux dus au travail remarquable de J.F. Gout.

À la fin de ce travail, un fichier comprenant 1196 images a été élaboré et indexé dans la base. Chaque document est couvert en moyenne par deux clichés parfois accompagnés par des fac-similés. L'ensemble offre une base de travail tout à fait correcte pour l'étude de cette documentation par les démotisants. Deux efforts

pourront être conduits pour améliorer encore la qualité de cette base d'images : 14 documents sont absents des différents dossiers photographiques qui nous ont été transmis et devront donc faire l'objet d'une couverture spécifique ; il conviendra d'enrichir les dossiers photographiques présents dans la base par des fac-similés afin de justifier au mieux les lectures retenues dans la translittération. Ainsi, l'ensemble des fac-similés qui seront réalisés pour l'édition papier seront versés dans la base au fur et à mesure de l'avancement de ce travail planifié pour la période 2012-2013.

Publications 2011-2012

Agut D., *Héros, magiciens et sages oubliés de l'Égypte ancienne. Une anthologie de la littérature égyptienne démotique*, en collaboration avec Michel Chauveau, Les Belles Lettres, La Roue à livres, 2011. XXX – 402 p.

Agut D., « L'oracle et l'hoplite : les élites sacerdotales et l'effort de guerre sous les dynasties égyptiennes indigènes », *Journal of Economic and Social History of the Orient*, 54, 2011, 627-645.

Communications à des colloques

– « La ΠΑΡΑΘΗΚΗ au Serapeum : les (petites) affaires de Ptolémaïos » dans Quack J.F. et Jördens A., *Ägyptischen zwischen innerem Zwist und äusserem Druck. Die Zeit Ptolemaios' VI. Bis VIII*, Heidelberg, 2011, 277-292.

– « 'La vache et les policiers' : pratique de l'investissement dans l'Égypte tardive » dans Legras B. (éd.), *Les transferts culturels et droits dans le monde grec et hellénistique*, Presses universitaires de Paris-Sorbonne, Paris, 2011, 269-281.

– Contribution à un rapport de fouilles : Charloux *et alii*, *Le temple d'Opet à Karnak. Deux campagnes de fouilles archéologiques (2006-2007)*, Centre français d'étude des Temples de Karnak, Le Caire, 2012.

Anne-Renée Castex (ATER)

Activités au sein de l'équipe

Depuis septembre 2011, elle a poursuivi l'indexation du corpus des textes copiés par J.N. Strassmaier (*Inschriften von Cambyses, König von Babylon*, Leipzig, 1890 ; *Inschriften des Cyrus, König von Babylon*, Leipzig, 1890 ; *Inschriften von Darius, König von Babylon*, Leipzig, 1892). Ce corpus comprend 1404 documents cunéiformes babyloniens d'époque perse, principalement des textes juridiques et économiques, transcrits par F. Joannès et déjà présents sur Achemenet sous forme de fichiers pdf (de ce fait téléchargeables par l'utilisateur mais non recherchables).

Elle avait déjà effectué une première indexation de l'ensemble du corpus, comprenant les informations qui permettent l'identification de chaque texte : date (babylonienne, julienne), règne, lieu de rédaction, archive concernée. Cette année, son travail a consisté à compléter cette indexation préliminaire en renseignant de nouveaux champs dans la base de données : catégorie juridique et objet des textes, noms de lieux et de divinités, types de terres agricoles, noms de fonctions et métiers, redevances et/ou services mentionnés, realia. Elle a également copié les transcriptions et résumés des textes dans la base de données.

Parallèlement à son travail dans la chaire, elle a poursuivi ses travaux de thèse, commencés en 2009, sur la chute de l'empire néo-assyrien. Elle a également écrit le compte-rendu du dernier ouvrage de F.M. Fales et participé à deux journées d'études, dont l'une était organisée par M. le Professeur Pierre Briant, afin de présenter la maquette du nouveau site web d'Achemenet ainsi que faire le point sur les recherches passées et proposer des perspectives de recherches futures.

Publications, travaux de recherche

Castex A.R., *La chute de l'empire néo-assyrien : perspectives croisées*, thèse en cours, université Paris 1 Panthéon-Sorbonne (dir. Francis Joannès).

Compte-rendu

Castex A.R., « Review of F.M. Fales, *Guerre et paix en Assyrie. Religion et impérialisme*, Paris, Les Belles Lettres, 2010 », *Bibliotheca Orientalis* 68, 3/4 (2011), 332-335.

Participations à des colloques

– « The Assyrian Campaigns in Egypt in the seventh century B.C.E. : Crossed Historiographic Approaches », co-présenté avec Amaury Pétigny, *Cultural heritage of Egypt and Near Eastern Countries, III mil. B.C.-I mil*, Taras Shevchenko National University of Kyiv, 5 octobre 2011.

– « La documentation babylonienne sur www.achemenet.com », co-présenté avec Francis Joannès et Gauthier Tolini, *Histoire achéménide et Internet (II) : une pré-présentation du nouveau site www.achemenet.com*, Collège de France, 8 juin 2012.

Omar Coloru (ATER)

Musée achéménide

Pour la section « Dessins de voyageurs », O. Coloru a apporté de nouveaux ajouts à la base de données en indexant les dessins de Giovanni Francesco Gemelli Careri (1651-1725), John Johnson (1783- ?), James Justinian Morier (1780-1849), Carsten Niebuhr (1733-1815), William Price (1780-1830) et John Ussher (XIX^e s.). En outre, la base a été enrichie avec les 150 photographies de Persépolis, Pasargades et Bishapur prises par Franz Stolze (1836-1910) lors de son séjour en Perse en 1877 (numérisation effectuée par les services de la BnF). Pour la section « Textes », il a indexé 19 inscriptions grecques (Grèce et Asie Mineure) concernant quelques aspects de l'histoire de l'empire achéménide.

Conférences et séminaires

11 novembre 2011, *Alexander the Great and Iskander Dhu'l-Qarnayn: memory, myth and representation of a conqueror from Iran to NW India*, « Shifting Social Imaginaries in the Hellenistic Period. Transforming Processes of Narrations, Practices and Images » – IWH, Ruprecht-Karls-Universität Heidelberg.

24 novembre 2011, *Strabon et l'Asie Centrale. Géographie, histoire et ethnographie*, séminaire de Master 1 et 2, Université de Paris IV Sorbonne.

8 février 2012, *Lire Homère à Bactres : histoire, institutions et société en Bactriane à l'époque hellénistique*, CNRS-UMR 8210 (ANHIMA), Programme Dikynna, INHA.

8 juin 2012, *L'entrée « Dessins de voyageurs », « Histoire achéménide et Internet (II) : une pré-présentation du nouveau site www.achemenet.com », Collège de France.*

Publications

Coloru O., « The Language of the Oikos and the Language of Power in the Seleucid Kingdom », dans Strömberg A. et Laurence R. (éd.), *Oikos to Familia: The family in ancient society. Framing the discipline in the 21st century*, vol. 1., Continuum, New York-London 2011, 84-94.

Coloru O., « Louise de La Marinière (c. 1779-1840) et son 'album d'antiquités perses' », *ARTA*, 2012/2, 1-15.

Coloru O., « De Naucratis à Kandahar », dans Bouffier S. (éd.), *Les diasporas grecques du VIII^e siècle à la fin du III^e siècle av. J.-C. – Bassin méditerranéen et Proche-Orient*, SEDES/A. Colin, manuel CAPES/Agrégation, Paris, 2012.

Coloru O., « Two Greek Funerary Inscriptions from the Antiquities Market », *Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik* 182, 2012, 202-204.

L'AVENIR DU PROGRAMME ACHEMENET

Une convention a été signée entre le Collège de France et le musée du Louvre, aux termes de laquelle le programme achemenet dans sa globalité (site web, bibliothèque achéménide, collection Persika, base de données, revue en ligne ARTA, etc.) est transféré au musée du Louvre à partir du 1^{er} septembre 2012. À cette date, tout en restant un programme commun Louvre-Collège de France, il sera administré et développé à partir du musée du Louvre. Sous l'autorité du conservateur général du département des Antiquités orientales, le programme achemenet sera dirigé par Mme Yannick Lintz, conservateur en chef au musée du Louvre. M. Pierre Briant sera conseiller scientifique du programme près de la directrice. Mme Salima Larabi sera déléguée pendant deux ans par le Collège de France vers le musée du Louvre, de manière à poursuivre les tâches dont elle était chargée dans la chaire du professeur Briant (gestion de la base de données, travaux d'adaptation du site, réalisation des ouvrages de la collection *Persika*, etc.). Sous une forme totalement renouvelée, le site web sera le résultat de la fusion des deux sites existants (achemenet et Musée achéménide) : il sera dénommé achemenet ; son URL ne sera pas modifiée (www.achemenet.com) ; il portera le double sigle musée du Louvre et Collège de France. Grâce à cet accord de collaboration entre deux des plus grandes institutions scientifiques et culturelles françaises, le programme de recherches et son expression sur le web, créés en 2000 par le professeur Pierre Briant, continueront à être développés, en s'appuyant également, comme depuis l'origine, sur une large collaboration internationale.